

Groupe d'étude « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

15/11/2000

VERUM EST FACTUM

Une science nouvelle : la science pratique

Verum est factum, "le vrai c'est le fait", ce qu'on fait, ce qui est fait, ce qui se fait : la formule se trouve chez Vico (1), et c'est l'usage qui en a été développé par celui-ci qui l'a rendue célèbre. Elle donne son idée de base à la *Scienza Nuova*, la "science nouvelle", qui est précisément science de ce qui est fait ou se fait, essentiellement distincte d'une science ancienne qui se prétend science de ce qui est : entendons, de ce qui est ce qu'il est, et seulement cela, sans qu'ait à être posée la question de savoir ce qui ou qui le fait ou l'a fait. La science nouvelle est ainsi, en un sens très fort de l'expression, science pratique, la science qui pose la question du faire et de son "sujet", et non science théorique, ou science qui, en toute objectivité, élude ou ignore cette question. Cette opposition serait encore celle qui passe entre une pensée statique de la substance, déjà toute faite, et une pensée à proprement parler dynamique de la puissance, qui fait ou qui "agit" : ceci renvoie encore à l'opposition entre une ontologie, visant l'être, et une éthique, visant un faire. Au point de vue de cette opposition, la vérité n'appartient pas à la chose, - elle n'est pas "vérité de la chose", c'est-à-dire à la lettre vérité déposée dans la chose -, mais à l'auteur de la chose, à celui qui la fait ou l'a faite, restant néanmoins ouverte, au-delà de l'opposition ainsi installée, la possibilité que ce soit la chose elle-même qui se fasse ou s'effectue, ce par quoi elle se réapproprie "sa" vérité (2).

Qu'est-ce qui amène à installer une telle alternative entre être et faire, selon laquelle pour avoir l'un il faut renoncer à l'autre ou le nier ? On peut avancer l'hypothèse suivante : c'est que le faire, par sa dimension novatrice - Une science nouvelle ne doit-elle pas être la science de ce qui est nouveau ? Une science du faire ne doit-elle pas faire elle-même advenir son objet ? -, dimension inventive ou créatrice, implique la référence à un "ne pas être", au sens d'un "ne pas encore être", puisqu'il doit se faire ou être fait pour être, et ainsi, plutôt que comme un rejeton de l'être, ce qui en est sorti, se présente comme le produit de son rejet ou de sa forclusion, ce qui, littéralement, le "sort", l'arrache à lui-même, et ainsi le dérange dans son être. Curieusement, la grande référence philosophique de Vico, celle dont il dit dans son autobiographie qu'elle a complètement renouvelé sa façon de voir les choses, est Platon, qu'on aurait plutôt tendance à ranger du côté des philosophes de l'être et non du côté de ceux du faire, ou comme il le dit dans son

langage du devenir. Mais cette référence surprenante est peut-être la clé de la pensée vichienne, pour autant que celle-ci s'explique par une contradiction interne qui en impulse tout le développement; et, au-delà du caractère historique propre à cette pensée, elle est peut-être aussi la clé d'une philosophie du faire considéré en général, pour autant que celle-ci entretient un rapport à l'être, disons, malaisé, inconfortable, puisqu'elle exploite l'opposition entre être et non être, et tire de cette équivoque même son élan créateur.

Revenons à la façon dont Vico, en bon savant pratique qui ne se satisfait pas d'argumenter ou de démontrer à la manière des savants théoriques, "négocie" la formule *verum est factum*, de manière à en tirer les fondements d'une science nouvelle. Pour cela, il s'appuie sur un modèle divin de la vérité : Dieu, créateur ou auteur de toutes choses qu'il illumine de sa Providence, est lui-même le grand *factor*, le "facteur" du monde qu'il connaît comme il le fait et qu'il fait comme il le connaît (3) : "Dieu est la vérité première parce qu'il est le premier *faiseur* ; la vérité infinie parce qu'il a fait toutes choses ; la vérité absolue puisqu'il représente tous les éléments des choses, tant externes qu'internes, car il les contient" (4). Ainsi Dieu est source de toute connaissance, - tout autant qu'il sait faire, il fait savoir -, tout simplement parce que, maître absolu du monde considéré selon l'ensemble de ses rapports externes et internes, par définition, il sait ce qu'il fait et, le sachant, il le fait, ce qu'il est seul à le savoir et à le faire.

De ce point de vue, il n'y a de "connaissance" humaine que de Dieu, c'est-à-dire venue de Dieu et façonnée par lui ; la connaissance humaine est "partie" de la connaissance divine en ce double sens qu'elle en est issue et qu'elle en est comme un morceau détaché, qui, du fait même de son détachement ne mérite plus tout à fait le nom de connaissance : " "Savoir, c'est assembler les éléments des choses, (5) d'où il suit que la pensée (*cogitatio*) est propre à l'esprit humain et l'intelligence (*intellectus*) à l'esprit divin ; car Dieu réunit tous les éléments des choses, tant externes qu'internes, puisqu'il les contient et que c'est lui qui les dispose ; tandis que l'esprit humain, limité comme il l'est, et en dehors de tout ce qui n'est pas lui-même, peut rapprocher les points extrêmes, (6) mais ne peut jamais tout réunir, en sorte qu'il peut bien penser sur les choses, mais non les comprendre ; voilà pourquoi il participe à la raison, mais ne la possède pas (7). " On dirait encore dans un autre langage que Dieu seul connaît les choses telles qu'elles sont en soi, connaissance qui doit pour toujours échapper à la pensée humaine : celle-ci, de par sa limitation, ne peut savoir des choses que ce qu'elles sont pour elle, telles que Dieu les lui a données, en les disposant tout en en disposant, c'est-à-dire en s'en réservant en dernière instance la maîtrise (8). D'où, conclut Vico : "La science est la connaissance de la manière dont la chose se fait, connaissance dans laquelle l'esprit fait lui-même l'objet, puisqu'il en recompose les éléments ; l'objet est un solide (9) relativement à Dieu qui comprend toutes les choses, une surface pour l'homme qui ne comprend que les dehors" (10). Seul Dieu est en mesure d'entrer dans l'intérieur des choses car celles-ci sont son oeuvre, dont la pensée humaine ne

reçoit, par délégation, que des reflets dispersés, qui la révèlent seulement en extériorité, superficiellement.

Toutefois, Vico écrit exactement ceci : "L'esprit humain, limité comme il l'est, et en dehors de tout ce qui n'est pas lui-même, [...] ne peut jamais tout réunir". Il y aurait donc quand même aussi un "audedans" de cet esprit, dans les limites duquel il peut tout réunir, tout comprendre, connaître au plein sens du terme. De ce pouvoir, Vico, toujours surprenant, donne l'exemple suivant : la géométrie, qui est à sa manière une science parfaite, aussi parfaite, quoique d'un genre tout différent, que celle à laquelle Dieu peut prétendre. Dans un texte un peu antérieur au *De antiquissima latinorum sapientia*, le *De ratione studiorum* de 1708, qui est une sorte de leçon inaugurale pour une chaire de philosophie redéfinie comme philologie, il écrit : *Geometricam demonstramus quia facimus ; si physicam demonstrare possemus faceremus*, ce qui revient à installer une nouvelle opposition entre la géométrie, "faite" par l'homme, et la physique "faite" par Dieu. La géométrie est un ordre de savoir proprement humain, une science "humaine" avant la lettre, dans la mesure où elle est entièrement tirée de l'esprit humain dont elle est la production, la création, on serait presque tenté de dire l'invention, la fiction : et Vico, grand amateur d'audacieuses étymologies imaginaires, pourrait bien dire que dans "feindre", il y a "faire", et qu'entre le *fictum* et le *factum* il n'y a que la largeur d'un cheveu ou l'épaisseur d'une voyelle.

Voici comment le chapitre 2 du *De antiquissima latinorum sapientia* justifie cette idée en ramenant la géométrie sur le plan d'une analyse abstraite, qui construit entièrement ses objets sans tenir aucun compte de la réalité propre des choses : "L'homme, marchant à la découverte de la nature, s'aperçut enfin qu'il ne pouvait y atteindre, parce qu'il n'avait pas en lui les éléments dont les choses sont formées, et cela par suite des limites étroites de son esprit, pour qui toute chose est en dehors et au delà ; il sut alors utiliser ce défaut de son esprit, et par l'abstraction, comme on dit, il se créa ses éléments : un point qui pût se représenter, et une unité susceptible de multiplication. Deux fictions. Car le point, si on le figure, n'est plus un point, et l'unité qu'on multiplie n'est plus une unité. En outre, il partit de ces bases, comme il en avait le droit, pour aller jusqu'à l'infini, prolongeant les lignes dans l'immensité et poussant dans l'innombrable la multiplication de l'unité. De cette manière, il se construisit un monde de formes et de nombres qu'il pût embrasser tout entier." (11) On pourrait dire du monde de la géométrie qu'il est une vue de l'esprit, une vision engendrée par celui-ci à partir de l'exploitation de ses propres limites, pour autant que, comme le déclarera Vico dans la *Scienza Nuova*, les hommes sont "puissants de leur ignorance", dont ils font, à leur manière, du savoir, et du savoir humain, trop humain (12). En géométrie, l'esprit humain est le vrai maître de ce qu'il dit parce qu'il y invente tout, ce dont, précise Vico, il a parfaitement le droit, pour autant qu'il ne s'illusionne pas lui-même sur la portée de son invention et qu'il renonce à en exploiter les conséquences en dehors de son ordre. Il y a de ce point de vue dans la démarche de Vico quelque chose qui fait penser à Pascal (13).

Là est précisément, aux yeux de Vico, l'erreur de Descartes qui, avec son idée de méthode universelle, aurait négligé ce qu'il y a de tout à fait particulier, et à la limite de fantastique et de "poétique", dans les démarches de la géométrie : ces dernières jouent parfaitement dans les limites de son ordre propre, mais, exportées hors de cet ordre, semblent fatalement dans l'illusion. L'effort en vue de construire, sur des bases géométriques, un système du monde est donc abusif. Dans le *De ratione studiorum*, Vico déclare au sujet des cartésiens : "Ils ont introduit la méthode géométrique dans la physique et, attachés à elle comme à un fil d'Ariane, ils accomplissent le parcours qu'ils se sont proposé, en décrivant les causes selon lesquelles l'admirable machine du monde a été construite par Dieu. Ainsi ils ne procèdent pas, comme les physiciens, à tâtons, mais comme des architectes qui auraient eux-mêmes construit un édifice immense." (14) Mais ce que Dieu, l'authentique édificateur du monde, a fait, et dont par là même il détient la vérité, nul ne peut le refaire à sa place. C'est pourquoi l'esprit humain doit avouer sa faiblesse lorsqu'il se confronte à l'ordre d'un monde qu'il n'a point fait, dont il n'est pas l'auteur, et il est condamné, cette fois par l'impuissance de son ignorance, à aborder cet ordre par d'autres voies que celles de "sa" géométrie, comme par exemple celles de l'expérience. Toujours dans le *De ratione studiorum*, Vico conclut : "Nous démontrons les choses géométriques parce que nous les faisons : si nous pouvions démontrer les choses physiques, nous les ferions. En Dieu seul en effet existent les vraies formes des choses, sur lesquelles est modelée la nature de ces mêmes choses. Appliquons-nous donc à la physique, mais en philosophes, c'est-à-dire dans le but de modérer notre âme, et soyons supérieurs aux anciens qui cultivaient ces études pour rivaliser de bonheur avec les dieux d'une façon impie, en nous en servant au contraire pour abaisser l'orgueil humain. Grâce à elles, recherchons le vrai, auquel nous sommes ardemment attachés, mais quand nous ne le trouvons pas, que cette même soif du vrai nous conduise à Dieu, qui seul est la voie et la vérité." (16) En trois phrases, l'entreprise d'une cosmologie rationnelle est ainsi soumise à une critique radicale qui la présente comme impossible, aussi bien vaine qu'incertaine.

La science nouvelle n'a donc certainement pas pour objet la nature des choses, qui est l'affaire de Dieu. Mais son objet n'est pas non plus celui constitué par les pures formes de la géométrie, qui ne sont vraies que dans la mesure où elles sont aussi vides de tout contenu réel, puisqu'elles sont complètement inventées : en "faisant" la géométrie, l'homme, à proprement parler, ne fait rien (17). Alors, que lui reste-t-il à connaître au titre d'une science non pas formelle mais réelle ? La réponse à cette question repose sur le principe *verum est factum* : que fait l'homme, qui soit son oeuvre même, qu'il puisse revendiquer de droit comme étant réellement la sienne ? Non pas le monde naturel, qui est à Dieu, mais le monde civil et social, qui est bien à lui, au nom du principe selon lequel c'est l'homme qui fait l'homme, et doit du même coup en assumer la vérité pleine et entière. "La Science nouvelle trace le cercle éternel d'une histoire idéale sur lequel tournent dans le temps les histoires de toutes les nations avec leur naissance, leurs progrès, leur décadence et leur fin. Nous dirons plus : celui qui étudie la Science nouvelle se raconte à lui-

même cette histoire idéale en ce sens que le monde social étant l'ouvrage de l'homme, et la manière dont il s'est formé devant, par conséquent, se retrouver dans les modifications de l'âme humaine, celui qui médite cette science s'en crée à lui-même le sujet. Quelle histoire plus certaine que celle où la même personne est à la fois l'acteur et l'historien ? Ainsi la Science nouvelle procède précisément comme la géométrie qui crée et contemple en même temps le monde idéal des grandeurs ; mais la Science nouvelle a d'autant plus de réalité que les lois qui régissent les affaires humaines en ont plus que les points, les lignes, les superficies et les figures." (18) La science nouvelle, c'est l'histoire, ramenée à ses bases métaphysiques, et qui, traçant le cercle éternel de son histoire idéale, est une espèce de géométrie réelle, la géométrie de l'homme et du monde que celui-ci a su se faire à lui-même et dont, en étant l'acteur, il doit aussi être le meilleur témoin ou historien. Et ainsi, la science pratique, c'est la science des pratiques humaines.

L'homme fait l'homme, l'homme sait l'homme, de par cette parfaite coïncidence à soi qui définit sa réalité, non pas en tant que nature simplement donnée, mais comme une nature qui s'est elle-même produite, engendrée au cours de son histoire dont elle détient ainsi les clés. L'homme civil est si proche de lui-même parce que, cette proximité, il a dû la conquérir au prix de ses luttes et de ses travaux, en s'en donnant la peine, alors que le monde naturel, à défaut de lui être offert comme sur un plateau, lui est imposé de l'extérieur, sans qu'il puisse par son action en modifier les lois. On pourrait presque lire ici, et on retrouve la figure du Vico précurseur, l'opposition entre un monde de l'en soi, monde de l'être et de la nécessité, et un monde du pour soi, monde du faire et de la liberté, sur laquelle Kojève et Sartre ont bâti leurs philosophies qui jouent sur cette rupture du naturel et de l'humain de manière à rendre ce dernier à lui-même.

Donc, l'homme serait maître de son histoire comme Dieu est maître des choses : et il y aurait en conséquence une raison historique, totalement accessible à l'esprit humain qui, s'y projetant, se retrouve en elle du fait de l'avoir façonnée à son image ; et cette raison historique serait fondamentalement différente de la raison naturelle, qui, elle, ne lui est que partiellement accessible et, en tout cas, vise une vérité relevant d'autres critères. La mise en valeur de cette raison historique, paradoxalement négligée des philosophes parce que ceux-ci, au nom du principe de l'objectivité de la vérité, lui ont préféré l'autre modèle, nécessite un complet retournement de perspective : celui-ci confère à la vérité une nouvelle dimension, davantage subjective qu'objective, qui rend à l'homme sa qualité de sujet, sujet de soi et de son histoire, au double sens de l'histoire qu'il fait et de l'histoire qu'il sait. "Je parle de cette vérité incontestable : le monde social est certainement l'ouvrage des hommes ; d'où il résulte que l'on peut, que l'on en doit trouver les principes dans les modifications mêmes de l'intelligence humaine. Cela admis, tout homme qui réfléchit se s'étonnera-t-il pas que les philosophes aient entrepris sérieusement de connaître le monde de la nature que Dieu a faite et dont il s'est réservé la science, et qu'ils aient négligé de méditer le monde social, que les hommes peuvent connaître puisqu'il est leur ouvrage ? Cette erreur est venue de l'infirmité de

l'intelligence humaine : plongée et comme ensevelie dans le corps, elle est portée naturellement à percevoir les choses corporelles, et a besoin d'un grand travail, d'un grand effort pour se comprendre elle-même ; ainsi l'oeil voit tous les objets extérieurs et ne peut se voir lui-même que dans un miroir." (20)

Ici, nous croyons voir se profiler, en arrière du retournement de perspective dont il vient d'être question, un autre retournement, qui est en quelque sorte retournement dans le retournement. En effet, Vico écrit, en se réappropriant un *topos* cicéronien dont le retour jalonne toute l'histoire de la réflexivité et de la conscience de soi : "L'oeil voit tous les objets extérieurs", sous-entendu : sans effort, spontanément, "et ne peut se voir lui-même que dans un miroir", donc à distance. Qu'en est-il alors de la proximité à soi de l'homme dans son histoire qui, du fait qu'il en est le sujet, devrait lui être totalement transparente et adéquate ? Mais il faut bien comprendre qu'en écrivant cette phrase, Vico pense, non à l'oeil de la conscience, à l'oeil de l'esprit, à l'oeil qui sait, à l'oeil intérieur, à l'oeil de soi, mais à l'oeil du corps, à l'oeil des sens, à l'oeil matériel, à l'oeil des choses que son préjugé instinctif attache à la considération de ce qui est comme lui matériel, ce qui le voue fatalement à l'extériorité. Cet oeil, c'est le mauvais oeil, celui qui se porte au plus loin vers ce qu'il ne peut voir qu'incomplètement en se détournant, sans même en avoir conscience, de ce qui, au plus près, est à sa portée parce qu'il le concerne le plus directement et comme personnellement. La science nouvelle procède donc bien d'une conversion du regard du dehors vers le dedans, et, à la différence de la science ancienne qui focalise son attention sur les objets extérieurs, elle se fixe sur ce qui est le plus familier et le plus intime au sujet qui regarde, l'homme lui-même pour autant que celui-ci, du bon oeil, entreprend de se connaître en traçant le cercle de l'histoire idéale qui définit sa propre nature.

Il n'y aurait donc pas retournement dans le retournement, puisque le véritable oeil est celui qui, simplement, s'oriente vers le dedans, exactement comme le fait Dieu lorsqu'il voit *uno intuitu* le monde qu'il a créé. Il y a pourtant une différence : c'est que Dieu, tel un cyclope, n'a qu'un seul oeil immédiatement dirigé sur les choses, ou plutôt dirigé de l'intérieur des choses, qui sont totalement siennes ; alors que l'homme, qui est âme et corps, esprit et matière, dispose ainsi d'une sorte de vision binoculaire qui le place à la croisée des chemins, selon qu'il choisit de regarder d'un côté plutôt que de l'autre : du mauvais côté, celui qui l'amène à considérer les autres choses, celles qui ne sont pas à lui ; ou du bon côté où se trouvent ses propres choses, les choses humaines, les choses de l'histoire, dont l'engendrement, le *nascimento*, constitue sa nature, sa *natura*. Pour faire le bon choix, qui n'est pas garanti, le regard humain a donc besoin de critères, de points de repères qui lui indiquent la bonne voie : c'est pourquoi il lui faut un miroir où se projette la véritable image de lui-même, dans laquelle il puisse se reconnaître et se retrouver parce qu'elle réalise le rapport de soi à soi qui, chez lui, n'est pas, comme en Dieu primordial et spontané, mais nécessite le déploiement, proprement le travail de toute une histoire.

Ce miroir, c'est le langage... (à suivre)

(copyright Pierre Macherey)

Notes

(1) *De antiquissima Italorum sapientia ex linguae latinae originibus eruenda* (Naples, 1710), chap. 1. Michelet traduit : "Le vrai est le fait même", dans le volume *Vico de ses Oeuvres Complètes*, éd. Flammarion sans indication de date, p. 216. Les références à Vico seront toutes données dans la version française de Michelet d'après cette édition, indiquée à partir de maintenant Michelet, p.

(2) C'est dans ce sens que Gentile, dans ses *Studi vichiani* (Florence, 1927), développera une interprétation "hégélienne" de l'équation posée entre *verum* et *fieri*, entendu comme l'effectivité du réel qui n'est pas seulement *Realität*, réalité déjà toute faite, mais *Wirklichkeit*, réalité se faisant ou en train de se faire dans l'esprit et par l'esprit, ou encore la "substance qui devient sujet".

(3) Vico, dont la grande détestation philosophique est Descartes auquel il ne cesse d'opposer Platon et Bacon, étonnante alliance ! , considère néanmoins, comme Descartes, qu'en Dieu volonté et entendement, faire et connaître, omnipotence et omniscience, ne font qu'un.

(4) *De antiquissima latinorum sapientia*, chap. 1, Michelet, p. 216.

(5) Vico joue en permanence de l'association verbale entre *intelligere*, "comprendre", et *colligere*, "rassembler". Le terme français "comprendre" peut également être accepté dans ces deux sens.

(6) "Rapprocher des points extrêmes", c'est la définition que Vico donne par ailleurs de la métaphore, qui est la base de l'expression poétique: la pensée humaine est essentiellement métaphorique, poétique, en un sens où "poétiser", *poiein*, c'est encore d'une certaine manière faire, à l'imitation, mais à l'imitation seulement, de Dieu. La poésie qui est la forme humaine de la "pensée" est aussi la manifestation du divin en l'homme, ce par quoi celui-ci reproduit à sa mesure l'acte créateur.

(7) *De antiquissima latinorum sapientia*, chap. 1, Michelet, p. 216.

(8) C'est ainsi que, en 1811, dans *Von den göttlichen Dingen und ihrer Offenbarung*, Jacobi lit Vico comme un précurseur de Kant et de Fichte. Tous les lecteurs de Vico s'accordent à voir en lui un précurseur, mais ils ne s'entendent pas sur ce dont il est censé être le précurseur: est-ce de Montesquieu, de Rousseau, de Herder, de Kant, de Creuzer, de Hegel, de Marx, de Renan, et pourquoi pas de Heidegger ? Vico serait précurseur de tout le monde, "investi du rôle de précurseur universel" comme l'écrit A. Pons (Avant-propos à son édition française de la *Vie de*

G.B. Vico écrite par lui-même, éd. Grasset, 1981, p. 8) ; mais il est surtout l'inventeur de sa propre pensée, qui, en son temps, est, il faut le dire, totalement novatrice, tellement novatrice que l'intérêt a dû en échapper à ses contemporains.

(9) "Un solide" : entendons quelque chose qui existe en trois dimensions dans l'espace, et ainsi dispose d'une profondeur, à la différence de ce qui n'existe qu'en surface. Vico écrit encore à ce sujet: "Le vrai divin est une image solide des choses, comme une figure plastique ; le vrai humain est une image plane et sans profondeur, et telle qu'une peinture." Dieu sculpte dans l'espace la réalité des choses, dont l'esprit humain ne peut que peindre des images en perspective, en les projetant sur le plan de la représentation.

(10) *De antiquissima latinorum sapientia*, chap. 1, Michelet, p. 21.

(11) *De antiquissima latinorum sapientia*, chap. 2, Michelet, p. 220.

(12) C'est de cette manière que, dans la *Scienza Nuova*, Vico présente les débuts du savoir humain, dont la forme est alors celle d'une sorte de fétichisme avant la lettre : "Ainsi ces premiers hommes qui nous représentent l'enfance du genre humain créaient eux-mêmes les choses d'après leurs idées. Mais cette création différait infiniment de celle de Dieu: Dieu dans sa pure intelligence connaît les êtres et les crée par cela même qu'il les connaît; les premiers hommes, **puissants de leur ignorance**, créaient à leur manière par la force de leur imagination, si je puis dire, toute matérielle. Plus elle était matérielle, plus ses créations furent sublimes : elles l'étaient au point de troubler à l'excès l'esprit même d'où elles étaient sorties. Aussi les premiers hommes furent appelés poètes, c'est-à-dire créateurs, dans le sens étymologique du mot grec." (SN, II, chap. 2, Michelet, p. 383). La géométrie serait alors une espèce de poésie adulte, qui a renoncé aux charmes de l'enfance, sans avoir coupé tout lien avec les pouvoirs de l'imagination.

(13) Jacobi l'avait remarqué, qui, dans le *Von den göttlichen Dingen und ihrer Offenbarung*, rapproche la thèse de Vico de celle de Pascal : "Ce qui passe la géométrie nous surpasse."

(14) *De ratione studiorum* (1708), trad. fr. A. Pons, dans son édition de la *Vie de G.B. Vico écrite par lui-même*, éd. Grasset, 1981, p. 222.

(15) De cela, Descartes serait parfaitement d'accord : de son aveu même, sa physique ne s'applique pas au monde tel qu'il est mais à un "nouveau monde", reconstruit par l'esprit humain, dont celui-ci a néanmoins toutes les raisons, non pas physiques mais métaphysiques, de penser qu'il est analogue au vrai, en application du principe de la véracité divine. La critique de Vico porte contre le cartésianisme vulgaire qui avait envahi l'Europe à la fin du XVIIe siècle plutôt que contre Descartes lui-même.

(16) Trad. A. Pons., p. 231.

(17) La géométrie vichienne n'est pas tout à fait sans rapport avec la pataphysique telle qu'Alfred Jarry définit celle-ci dans le chap. 7 des *Gestes et opinions du Docteur Faustroll* (1898) : "La pataphysique est la science des solutions imaginaires, qui accorde symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité".

(18) *Scienza Nuova*, I, chap. 4, Michelet, p. 365.

(19) L'axiome 14 de la *Scienza Nuova* précise que "la nature (*natura*) des choses n'est rien d'autre que leur apparition (*nascimento*) à un moment et dans des circonstances bien déterminées" (Michelet, p.313). La nature des choses, c'est leur histoire. La nature de l'homme, c'est son histoire.

(20) *Scienza Nuova*, I, chap. 3, Michelet, p. 353.